

TEMOIGNAGE DE GUY GALVIER

Tout commence évidemment à Saint Sauveur de Peyre, le 29 juin 1909. Ici même donc Papa facteur, maman institutrice comme le sera Hélène quelque vingt ans plus tard. L'époque a son importance. Les années 30 qui sont -faut-il le rappeler- celles de la montée du fascisme et du nazisme et parallèlement celles où s'épanouissent les idéaux d'émancipation humaine qui trouvent leur concrétisation dans le Front Populaire. Dans ce formidable affrontement, les instituteurs, les enseignants jouent un grand rôle et parmi eux Hélène devenue Hélène CORDESSE après son mariage avec Henri. Ces enseignants là et bien d'autres de leurs collègues militent pour l'école laïque en combat qui prolonge celui des hussards de la République. Combat toujours actuel au demeurant. Missionnaires de l'éducation, missionnaires de la paix en des temps où la guerre d'Espagne prélude à la guerre mondiale. Missionnaires de l'épanouissement de l'homme dans le progrès, la raison, la liberté, la fraternité. Il faut bien avoir en tête cela pour comprendre à quel point la suite ne doit rien au hasard. La suite, c'est la guerre, l'occupation. C'est Vichy dont une des premières mesures sera de fermer l'École Normale d'instituteurs, nid des rebelles à l'ordre nouveau, à la pensée contrainte, à la xénophobie, au racisme, à la soumission à l'occupant. C'est donc « comme on va à la fontaine » selon le mot de PICASSO qu'Hélène et Henri entrent en Résistance. Contacts, création des premiers réseaux, premiers tracts, Hélène comme Henri font partie du mouvement « Combat ». Henri devient « Robert » et l'adjoint de Gilbert de CHAMBRUN responsable militaire départemental. C'est aussi l'époque où sont traqués les juifs, les communistes. Et je voudrais mettre en exergue cet aspect. Hélène (et Henri bien sûr) gardent dans leur famille la jeune Reiss (11ans) dont la mère et les frères recueillis à St Chély d'Apcher. Elle (ils) participent activement au ravitaillement de familles d'origine juive polonaise logées à Chirac. On sait ce que pouvaient alors valoir de telles activités. Henri (Robert) participe à installation sur l'Aubrac, à Bonnacombe, du premier maquis composé d'antifascistes allemands partis de St Chély d'Apcher où leur arrestation était imminente...puis il faut les ravitailler. Les CORDESSE abritent aussi Mme BERLINER, résistance communiste allemande qui sera arrêtée chez eux puis déportée et fera preuve d'abnégation admirable qui sauvera les CORDESSE, comme le relatera plus tard Henri dans son livre « La Résistance en Lozère » page 62 : « Nous sommes en plein courant d'air, ferme donc la fenêtre » dit-il à sa femme tandis que , très naturellement il met sa veste...ouf ! La fouille est brutale, linge répandu sur le plancher, lit défait, sac de Mme BERLINER passé au crible...mais aucune pièce écrite révélant son vrai nom. Robert suit avec une terreur contenue l'inventaire : une photo de groupe, souvenir de la guerre d'Espagne, ne porte aucune annotation, de date ni de lieu. Mme BERLINER déclare tenir beaucoup à ce « souvenir de famille ». Les trois soldats fourrent tout, pêle-mêle dans la valise de Mme B. et lui ordonnent de la prendre. Elle refuse, et brusquement les interpelle avec hauteur et mépris, en allemand. Puis, se tournant vers la femme de Robert, elle l'embrasse et éclate en sanglots : « Madame, je vous ait trompée, je ne suis pas alsacienne mais allemande, pardonnez-moi... vous avez été si accueillante. » Elle embrasse la petite fille figée devant son assiette, serre fortement la main de Robert. C'est fini. Revenant à sa langue maternelle, c'est elle qui ordonne sèchement aux soldats de porter la valise. Ils obéissent sans dire mot. Un dernier adieu de la main, la voiture disparaît, suivie des yeux par les gens du quartier dissimulés derrière leurs fenêtres ».

J'ai choisi cet épisode non seulement pour illustrer l'époque mais dire, faire passer, toute l'admiration qui est la mienne pour le courage des femmes ici celui de Mme BERLINER qui choisit de se sacrifier pour sauver ses hôtes, ce don instinctif que nous retrouverons bientôt avec Hélène. C'est l'épisode célèbre du château de St Lambert où Henri échappe miraculeusement à l'arrestation et retrouve Hélène. Encore un extrait du livre d'Henri CORDESSE page 68 : « Robert s'efforce de mettre un peu d'ordre dans ses idées et dans les faits : « les Fritz », à dit Redon....des uniformes donc ? Bon Dieu ? Son sac ? Robert a laissé son sac tyrolien dans la salle à manger -dans le sac, ses

cartes d'alimentation, celle de sa femme, la sienne -son vélo aussi est resté. « Les Fritz cernent le château ». la troupe ? Il serait étonnant que la Gestapo ne soit pas dans l'affaire. « en passant par les Quatre-Roues et le chemin étroit de la gendarmerie, je pourrais atteindre la Croisette sans être vu », dit Robert. « Je viens avec toi » ajoute spontanément sa femme, comme si nous faisons une simple promenade » ; Audace ? Témérité ? Non, avec le recule des années, cette folie ne peut s'expliquer que par une totale inconscience des risques réels, une aberrante faute de jugement. »

C'est ce qui dit Henri. Moi je parle à nouveau et tout simplement de courage au féminin de celui qu'il faudra à Hélène pour entrer bien sûr dans la clandestinité avec Nicole, sa fille. Ce sera d'abord à Saint Alban, à « l'asile » comme on disait alors où le directeur Lucien BONNAFE, communiste résistant, accueillera tant de proscrits avec le républicain espagnol François TOSQUELLES. De Saint Alban je voudrais faire une petite digression pour évoquer d'autres femmes. En juin 1944 quand les blessés des combats du réduit de la Truyère sont exfiltrés du piège un convoi en transportant est pris à Estrémiac. Il est accompagné par Marinette MENUT, infirmière, enceinte de 6 mois, blessée, torturée par le Gestapo puis achevée. Les blessés sont achevés sur place. A quelques kilomètres de là le reste du convoi est accueilli à Albaret Ste marie, à l'école et dans un « masuc » encore existant. Deux femmes organisent, soignent, nourrissent, cachent Marie et Jeanne. Et j'en suis témoin direct, sans peur ni hésitation. Comme Mme BERLINER comme Hélène. Comme un autre femme qui vient chaque jour à vélo soigner les blessés d'Albaret depuis Saint Alban. Elle est enceinte de 7 mois. C'est Mme le Docteur CLEMENT dont on ne dira jamais assez le courage. C'est toutes ces femmes que salue Louis ARAGON dans le trop méconnu poème 'Maries de France » et que nous honorons aujourd'hui à Saint Sauveur. Mais finissons l'histoire. La clandestinité pour Hélène et Nicole c'est à Bezonces dans l'Ain avant le retour en Lozère en 1944 Hélène y assure les liaisons avec le commandement FFI pour le compte de « Robert » qui redeviendra bientôt Henri jusqu'à la libération de Lozère le 20 août 1944. Hélène reprit alors « tout naturellement » son métier d'enseignante à Marvejols, puis Mende avant sa mutation en 1956 à Montpellier. Autre combat au quotidien qui poursuit celui de temps du front populaire. Je voudrais avant de conclure dire notre amitié toute particulière à Nicole, qui n'a jamais failli dans la poursuite, à sa façon bien sûr, des idéaux et des engagements de ses parents. Sa maison de Faic Fioc à Marvejols lieu d'accueil s'il en est en témoigne. Et dire ici à quel point le choix de Saint sauveur de peyre en hommage à Hélène CORDESSE née FIELBARD est justifié. Merci

Guy GALVIER